

MARS

NOTES DE CHEVET

Lundi

Je note qu'Hervé Guibert a acheté les *Lettres à un jeune poète* de Rilke afin de lire en même temps que lui le même livre que son ami parti en voyage.

Les coïncidences (même créées artificiellement), la rencontre fortuite avec un ami qu'on n'a plus vu depuis longtemps, le goût des abricots, la découverte d'un livre que j'ai cherché, le crépuscule à cette époque de l'année, le bruit du vent dans la cheminée, le calme et l'obscurité à l'instant de m'endormir : tout cela représente, pour moi, des moments de bonheur inattendus. Mais il y a d'autres moments heureux qui ne tiennent à rien : à nul événement, à aucune pensée particulière, aucune sensation agréable, nul jugement extérieur. Une sensation totalement ignorante de ce qui la provoque – silencieuse, soudaine et irrésistible.

Silvina Ocampo fut la première à me conseiller de lire les *Notes de chevet* de Sei Shônagon. "Ça te plaira, me dit-elle, toi qui aimes dresser des listes."

L'édition que je possède actuellement du livre de Sei Shônagon (j'ai perdu l'exemplaire que m'avait donné Silvina) est préfacé par Ivan Morris, le traducteur anglais, qui explique que dans le Japon médiéval un livre de chevet était simplement un cahier que l'on rangeait dans un tiroir d'un repose-tête en bois. Il contenait des observations personnelles, des commérages, des impressions d'événements quotidiens et, surtout, des

listes. Les *Notes de chevet* de Sei Shônagon comportent cent soixante-quatre listes. Je le prends maintenant, en me disant que c'est le parfait livre à lire en ce temps de fragmentation.

Selon Novalis, après la Chute, les fragments du Paradis s'éparpillèrent sur toute la Terre. C'est pourquoi il est aujourd'hui si difficile de le retrouver.

Je me rends compte que je pense par fragments. Quand je pense à Silvina Ocampo, ce que je garde en mémoire, c'est un portrait composite fait d'images et de bribes de conversation d'intensité variable, arrachées à leur contexte ou transformées à force d'être racontées et oubliées. Je me souviens de sa voix rauque et frémissante au téléphone, de sa grande écriture tremblée, des lunettes noires qui dissimulaient ses yeux parce qu'elle croyait son visage sans grâce, de l'appartement tapissé de livres qu'elle partageait avec Bioy Casares. Je la revois assise, ses belles jambes repliées contre elle sur le fauteuil, en train d'inventer des jeux pour ses hôtes, de lire à haute voix ses récits et ses poèmes.

Au sujet du livre de Sei Shônagon, je me rappelle Silvina disant : "Quel bonheur de n'avoir pas à se soucier d'un début ni d'une fin."

Sei Shônagon fut, dans les dernières années du x^e siècle, dame de compagnie de l'impératrice du Japon. Sa contemporaine Murasaki Shikibu, auteur du premier roman psychologique au monde, *Le Dit du Genji*, disait à son propos : "Elle est douée, c'est certain. Pourtant, si vous laissez libre cours à vos émotions jusque dans les circonstances les moins convenables, si vous vous sentez obligée de faire l'essai de chaque chose intéressante qui se présente à vous, les gens ont tendance à vous juger frivole. Et comment une telle femme pourrait-elle connaître une fin heureuse ?"

Jane Austen, dans l'une de ses lettres : "Je ne souhaite pas que les gens soient très agréables, cela m'évite d'avoir à les aimer beaucoup."

Mardi

Tels les gros plans dans des films documentaires, de brèves esquisses dans des recueils de Mémoires donnent à l'écriture quelque chose d'instantané. Chateaubriand est un maître en ce genre.

Sei Shônagon, en exemple de “gens qui ont un air de suffisance” : “Celui qui obtient le meilleur poste de l'année, quand sont nommés les gouverneurs de province, montre un visage triomphant, encore qu'il réponde : « Quoi donc, c'est pour moi une étrange disgrâce ! » aux gens qui le félicitent [...].”

J'ai remarqué que les femmes qui observent les choses de près mettent les hommes mal à l'aise. A propos de Mme de Staël, Schiller écrit à Goethe : “Elle veut tout expliquer, comprendre, mesurer, elle n'accepte rien d'obscur ni d'insondable et pour elle rien n'existe qui ne puisse être éclairé par sa torche.” Et il conclut : “Elle n'a pas le moindre sens de ce que nous appelons poésie.”

Bien qu'une grande partie de sa vie sociale semble consacrée à des combinaisons, des complots, des flatteries à l'impératrice et des potins, l'écriture de Sei Shônagon ne ressemble jamais à celle d'une commère ou d'un auteur à scandale de la presse tabloïde. Ses descendants sont John Aubrey, Jane Austen, Ivy Compton-Burnett et Barbara Pym. “Si je suis vraiment proche de quelqu'un, j'ai conscience qu'il serait blessant d'en dire du mal et quand l'occasion de bavarder se présente je me retiens. Dans tous les autres cas, néanmoins, je dis sans frein ce que je pense et tout le monde rit.”

Jeudi

Pluie fine, hésitante. Assise sur la marche au seuil de mon bureau, la chatte observe le jardin inondé. Je lui lis à haute voix ce passage des *Notes de chevet* : “Quand vous serez parti et aurez devant vous le soleil si écarlate qui brille à l’est, pensez aux amis que vous avez quittés et qui, dans cette ville, contemplant des pluies interminables.”

C’est mon anniversaire. J’ai tout à coup cinquante-cinq ans. Victor Hugo raconte que le pape Pie IX, rencontrant son neveu Jules, lui demanda quel âge avait son oncle. “Cinquante-cinq ans”, répondit le neveu d’Hugo. “Hélas, s’exclama le pape, il est trop âgé pour rentrer dans l’Eglise.”

Il y a plusieurs années maintenant que je m’applique à écrire quelque chose (fût-ce une seule phrase) le 13 mars. Il me semble que si j’écris quelques mots ce geste colorera, en quelque sorte, l’année qui commence et je ne me sentirai pas vide. Ensuite, la routine : préparer le déjeuner, une sieste, lire le journal.

J’imagine une “bibliothèque sentimentale” composée de livres que j’aimerais posséder pour des raisons purement anecdotiques :

L’exemplaire d’Alice Liddell d’*Alice au pays des merveilles*.

Le Boileau que lisait Gide en descendant le fleuve Congo.

Le Cicéron de saint Augustin.

L’exemplaire de *Feuilles d’herbe* offert par Whitman à Peter Doyle, son amant.

Le Homère de Chapman ayant appartenu à Keats.

L’exemplaire annoté de Wallace Stevens des poèmes de Keats.

L’Aristote d’Averroès.

L’exemplaire de *La Métamorphose* offert par Kafka à son père.

Celui d’*Une saison en enfer* que Rimbaud offrit à son professeur, Georges Izambard.

L’exemplaire d’*Une saison en enfer* appartenant à Mishima.

Le Dante d’Akhmatova annoté de sa main.

L’exemplaire de *La Tempête* appartenant à John Gielgud.

L'*Amadis* que possédait Cervantès.

Le recueil des poèmes de Heine dont Borges s'est servi pour apprendre l'allemand.

L'exemplaire de Freud des *Hommes préfèrent les blondes*.

Plus tard

Bush et Blair refusent de prendre en considération la demande de délais supplémentaires de l'inspecteur en chef des armements, Hans Blix. Il devient de plus en plus évident que les Anglo-Américains n'ont plus besoin d'un prétexte pour la guerre.

Sei Shônagon : "Parfois le monde m'irrite et m'ennuie ; certes il me semble impossible de vivre un instant de plus. Je voudrais m'en aller et me perdre je ne sais où ; mais si, alors, je mets la main sur du joli papier ordinaire, très blanc, sur un bon pinceau, sur de l'épais papier blanc de fantaisie, ou sur du papier de Michinoku, je me sens disposée à rester encore un peu sur cette terre, telle que je suis."

Samedi

Dans le Japon du x^e siècle, l'existence était d'une effroyable monotonie pour les femmes de la cour impériale. Soumises aux rituels méticuleux des convenances, elles ne pouvaient guère que surprendre, de temps à autre, un aperçu de ce qui se passait dans le monde des hommes. Confinées dans leurs quartiers réservés, elles devaient bouger, manger et parler selon des règles précises et, alors que la langue pratiquée à la cour était le chinois, on n'enseignait aux femmes que le japonais, considéré comme impropre à toute littérature sérieuse.

Dans un tel contexte, je me demande si des phrases comme celle-ci, décrivant des activités masculines, ne devraient pas être perçues comme

ironiques : “C’est délicieux quand un homme à cheval récite de la poésie à l’aube.”

Quel ton devons-nous prêter à un texte écrit il y a dix siècles dans une langue que nous ne pouvons pas lire par une femme dont il nous est sans doute impossible d’imaginer la situation ?

Je trouve curieux que, parfois, les mots tombent juste à leur place tandis que j’écris en suivant une pensée, comme si, dans le développement de cette pensée, les formes et les sons revenaient à un ordre préétabli qui paraît convenir exactement. C’est comme si les mots s’étaient assemblés dès le début en une forme que, de loin, je n’aperçois qu’à peine et qui, au fur et à mesure que je m’en approche, se révèle cohérente, distincte et intelligible. Dans de tels cas, il semble qu’écrire consiste à voir clairement quelque chose qui était là depuis le commencement.

Ivan Morris note que les Japonais du x^e siècle utilisaient la répétition comme un procédé stylistique délibéré : ce qui, pour une oreille anglaise ou espagnole, peut paraître maladroit, devient en japonais “une sorte de refrain poétique”. Avis aux traducteurs littéralistes qui, en s’efforçant de reconstruire un texte mot pour mot dans une autre langue, oublient que ce n’est pas seulement l’instrument qui est différent, mais aussi la sensibilité de l’auditeur.

Dans les *Notes de chevet*, le choix du mot juste donnera l’accent de la vérité à une observation qui aurait pu être banale : “Quand je contemple le clair de lune, je pense à ceux qui sont au loin.”

Par contre, un mot mal choisi rendra banale une notation originale : “Il n’est personne pour avoir l’ouïe aussi fine que le directeur du Trésor. En vérité, il aurait entendu tomber un cil de moustique !”

L’importance du *mot juste*. Borges, en voyage au Portugal, demande à un journaliste qui l’interviewe si le roi Manuel II (sur qui il a écrit un poème)

avait seize ans quand il s'est perdu dans le désert nord-africain. "Non, répond le journaliste, le roi avait vingt-quatre ans quand il a disparu. – Ah, fait Borges, alors l'adjectif dans le poème ne devrait pas être *mágico desierto* (désert magique) mais *místico desierto* (désert mystique)."

Mais même le mot juste n'arrangera pas une création bancale, comme le fait remarquer don Quichotte à propos d'un certain artiste qui avait peint un coq de si piètre façon et si mal figuré qu'il avait dû écrire à côté en capitales : "Ceci est un coq."

Sei Shônagon n'a jamais besoin d'expliquer quoi que ce soit.

Dimanche

Je reçois du Brésil une lettre de Luiz Schwarcz qui m'informe de son intention d'éditer une série d'ouvrages sur des héros littéraires ; il me demande lequel je choisirais. Ma liste n'est pas aussi longue que je l'aurais imaginé :

Alice

Sancho

Lord Jim

Le prince Florizel de Bohême (Stevenson)

Wakefield (Hawthorne)

Mr Pond (Chesterton)

Pierre Schlemihl (Chamisso)

Pinocchio

Sei Shônagon énumère ce qu'elle considère comme des "sujets poétiques". Cette liste a des allures de poème :

La capitale. La puénaire. La bardane d'eau. Le poulain. La grêle. Le bambou nain. La violette à feuilles rondes. Le lycopode. L'avoine d'eau. La sarcelle. Le canard mandarin. Les massettes poussées çà et là en automne.

Le gazon. La liane verte. Le poirier. Le jujubier. La fleur qu'on appelle "visage du matin".

Il y a dans la composition de listes une sorte d'arbitraire magique, comme si le sens devait surgir de la seule association.

Sei Shônagon recense les choses "qui donnent une impression de malpropreté" :

- Un nid de rats.
- Quelqu'un qui, le matin, tarde à se laver les mains.
- De la morve blanche.
- Des enfants, morveux, qui marchent en reniflant.
- Les vases où on met de l'huile.
- Les petits des moineaux.
- Une personne qui reste longtemps sans prendre de bain, pendant la saison chaude.
- Tous les vêtements fanés [...] parmi eux, ce sont surtout les habits de couleur luisante qui paraissent sales.

Selon Pascal Quignard, le père de Sénèque ayant demandé à Albucius Silus (au 1^{er} siècle) des exemples de sujets malpropres (*sordidissima*), celui-ci répondit : "Les rhinocéros. Les latrines. Les éponges. Les animaux de compagnie. Les gens adultères. Les aliments. La mort. Les jardins."

Saddam Hussein a écrit un roman sous pseudonyme, mais tout le monde en Irak connaissait l'identité de l'auteur. Un journaliste irakien exilé depuis 1999 à Berlin m'a raconté qu'après que les hommes de main de Saddam eurent mis sa maison à sac, tué son père et son frère et l'eurent battu jusqu'aux limites de l'inconscience, l'un d'entre eux posa le roman de Saddam près de lui en lui disant qu'il pouvait maintenant essayer de lire "quelque chose de bien, pour changer".

Lundi

Les bribes d'information concernant la guerre imminente alternent à la télévision avec de longues images insignifiantes de paysages désertiques monotones et de rassemblements militaires flous. En zappant d'une chaîne à l'autre, je me sens envahi jusqu'à la nausée par un sentiment d'incohérence face à ces fragments dont l'absence de sens ne provient pas du fait que ce sont des fragments mais de leur appartenance à un ensemble incohérent. Sous le contrecoup des deux guerres mondiales, les voix innombrables qui dénonçaient, expliquaient et criaient leurs mises en garde pour l'avenir ne pouvaient paraître incompréhensibles que du moment qu'on en ignorait le cadre. Aujourd'hui, les fragments ne sont que l'écho d'un état général d'incohérence. On n'essaie pas de déguiser la folie, on ne propose aucune excuse à des actes absurdes. (George Bush Sr : "Je ne présente jamais d'excuses pour les Etats-Unis.") Les protestations contre la guerre, les arguments fondés sur le droit international, les demandes d'explication, les rapports de comités officiels, les faits et chiffres publiés par la presse sont tous dépouillés de signification par le discours dément de ceux qui sont au pouvoir.

Je suggère la compilation de *Notes de chevet pour les dirigeants du monde*, qui seraient distribuées gratuitement lors des réunions au sommet. J'y apporte ma contribution sous forme de deux citations :

Dans le quatrième chant des *Lusiades* de Camoens : "O quelle folie que cela, cette avidité de pouvoir, cette soif de la chimère que nous appelons renommée, ce plaisir frauduleux confondu avec l'honneur, et qui se nourrit de l'estime populaire ! Que l'âme insipide succombe à ses appâts, quel prix en est exigé, et combien justement, en périls, tempêtes, tourments, en morts même. Cela détruit toute paix de l'âme et du corps, cela conduit les hommes à abandonner et à trahir ceux qu'ils aiment, cela consume subtilement mais indéniablement les Etats, les royaumes et les empires. Les hommes l'appellent illustre et noble, alors que cela ne mérite que l'opprobre de l'infamie ; ils l'appellent renommée et gloire souveraine, qui

ne sont que des mots avec lesquels les gens ordinaires s'illusionnent sur leur ignorance.”

D'Erasmus, dans *l'Eloge de la folie* : “Je suis, comme vous pouvez le voir, cette véritable dispensatrice de bienfaits, celle que les Latins appelaient *Stultitia*... Je ne suis pas maquillée ; je ne déforme pas mes traits afin de manifester un sentiment que mon cœur ne partage pas. Je suis moi, si bien que même ceux qui s'efforcent le plus d'arborer le masque et le nom de Sagesse ne peuvent me déguiser ; ils se comportent comme des singes vêtus de pourpre et comme des ânes dans la peau de lions.”

Mardi

Sei Shônagon est snob, elle vénère la famille impériale, méprise les classes inférieures et n'exprime aucun intérêt pour ce qui se passe en dehors de la cour. Et pourtant ses fragments se chargent de sens pour nous, ses futurs lecteurs, en dehors de leur cadre historique. Nous ignorons les conventions qui régissent ses affaires au quotidien, le fil de sa pensée, ses manifestations d'émotion, et nous sentons néanmoins que ses observations sont justes. Par exemple : “Lorsqu'on a cessé d'aimer quelqu'un, on a l'impression qu'il est devenu un autre, même si c'est toujours la même personne.”

Dans les *Contes d'Ise*, un recueil de prose et de poésie datant de l'époque de Sei Shônagon :

*N'est-ce pas la lune ?
Et le printemps n'est-il pas le même
Printemps des jours anciens ?
Mon corps est le même corps
Et pourtant tout paraît différent.*

Dans le journal : la société japonaise NCR finance la recherche, à l'université de la Californie du Sud, d'une machine qui lira et interprétera

les expressions faciales d'émotions.

Jeudi

Contrevenant à la décision des Nations unies, les Américains ont commencé à bombarder Bagdad. A la télévision, tout ce qu'on voit, c'est un écran continuellement noir avec de temps à autre une explosion lumineuse signifiant le choc d'un missile.

Kafka à Oskar Pollak, le dimanche 24 août 1902 : “Je suis assis à ma belle table de travail. Tu ne la connais pas. Comment le pourrais-tu ? C'est... un beau bureau bourgeois..., fait pour enseigner. Il a, là où se trouvent en général les genoux de l'écrivain, deux effroyables pointes de bois. Et maintenant, attention. Quand on est assis calmement, prudemment, et qu'on écrit quelque chose de bien bourgeois, alors tout va bien. Mais hélas, si on s'excite, si on remue tant soit peu son corps, on heurte inévitablement ses genoux contre les pointes, et quelle douleur ! Je pourrais te montrer les bleus. Et qu'est-ce que cela signifie donc : « N'écris rien d'excitant et n'autorise pas ton corps à remuer. »”

Vendredi

Curieux la façon dont, souvent, les livres que je choisis de lire à un certain moment contredisent l'humeur de ce moment. Pas une franche opposition, plutôt des modifications d'atmosphère.

Je lis en ce moment des polars classiques dans lequel le crime est mis en scène de façon raisonnable. Dans *Faire surface*, Margaret Atwood fait dire à sa narratrice, à propos des romans policiers : “Froide consolation, mais consolation, la mort y est logique, il y a toujours un motif. Sans doute est-ce pour cela qu'elle les lisait, pour la théologie.”

Je lis aussi un recueil d'essais pleins d'élégance de Stevenson, *Souvenirs et portraits*. Et Stevenson m'explique la raison de telles sautes d'humeur : "La vie est monstrueuse, infinie, illogique, abrupte et poignante ; une œuvre d'art, par comparaison, est nette, finie, autonome, rationnelle, naturelle et émasculée." Voilà qui définit pour moi le recueil de fragments de Sei Shônagon.

Sei Shônagon, à propos de la lecture : "Choses qui rendent heureux : On trouve un grand nombre de contes qu'on n'a pas encore vus. Ou encore, on a lu le premier volume d'un roman passionnant, et l'on découvre le second. Il peut se faire, du reste, qu'on soit déçu."

Marguerite Yourcenar : "Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a porté pour la première fois un coup d'œil intelligent sur soi-même : mes premières patries ont été des livres."

Dimanche

Journée fraîche et ensoleillée, d'un bleu intense.

Un mariage dans notre église. Presque toute l'année, l'église est vide : les fidèles sont trop peu nombreux au village pour justifier une messe hebdomadaire et on ne se sert donc de Saint-Martin qu'à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement. Durant les mois d'été, Mme M. ouvre les portes le matin et les referme vers sept heures du soir, dans l'idée qu'un touriste égaré pourrait trouver intéressant de la visiter. Elle s'occupe aussi des cloches, bien que celles-ci soient désormais actionnées par un système automatique. Juste avant de fermer, elle s'offre parfois, néanmoins, le plaisir de les sonner à la main. Elle empoigne la corde et tire dessus, montant et descendant de tout le poids de son corps tandis que les échos de leurs voix profondes et creuses s'éparpillent dans le vide vénérable.

Sei Shônagon raconte que le gouverneur d'Ise, venu un jour lui rendre visite, trouva sur la véranda ses notes de chevet. En dépit de ses

protestations, il les emporta et ne les lui rendit que beaucoup plus tard. Après cela, son livre circula à la Cour. Les courtisans contemporains de Sei Shônagon se sont-ils doutés que l'œil attentif de cette femme leur valait une part minuscule d'immortalité ?

Ce matin, en regardant les livres sur mes étagères, je me disais qu'ils n'ont pas conscience de mon existence. Ils ne prennent vie que parce que je les ouvre et tourne leurs pages, et pourtant ils ne savent pas que je suis leur lecteur.